

*Que ça vous passe
par le sang
jour et nuit*

Dominique

Sampiero

*en regardant les sculptures
de Jean Roulland*

les nuages ou les gens qui passent sous ses fenêtres
marchent comme des ombres blanches, légères, il les
scrute

le tremblement de l'air est une personne à lui seul, une
vraie présence frissonnante

Dieu dans tout ça est un détail qu'on refuse de
nommer, une évidence encadrée comme une relique
dans les livres, une idée vague, suivie de loin

il s'est posé comme un oiseau à Vieille-église, là où la
lumière est fragile, cassante et le feuillage des arbres,
transparent

il aime cette solitude d'où il vient, où il retourne, celle
des moines ou celle du ventre de la mère, et, de temps
en temps, il l'apprivoise ne parlant qu'à la patine
givrée du bronze comme à une amie

le froissement des heures tombe doucement en
poussière à ses pieds

il pleure et c'est la même pluie fine silencieuse que
celle des vitres

il a pétri l'arbre de chaque visage à faire crier la sève
de son front oui de ses yeux et qu'on entende aussi le
chant

qu'on entende aussi l'inaudible du sang le murmure
des peurs du désir de la faim de la soif oui et qu'on
entende

la rengaine troublante des êtres quand l'âme et l'ombre
et tout ce qu'on ne sait pas dire sur ce que l'on ne voit
pas

et tout ce que l'on voudrait dire sur ce qui se tait et tout
ce que l'on voudrait obstruer dérober enfermer
déguiser

étouffer quand ça crie et l'ombre de l'âme et la nuit du
souffle et l'horizon tombé en poussière ici dans les
veines

quand le jour n'a plus peur de la nuit et du bruit neuf
du langage précipité dans la part silencieuse de nos
veines et

du vent qui va et vient dans chaque souffle au-dedans
au dehors entraînant dans les poumons puis dans les
soupirs

puis dans le corps puis dans le sang puis dans les
esprits puis dans le rêve du sang ici le ciel les maisons
les flaques

les arbres les chemins les oiseaux le hurlement du vide
entre les ruines d'herbe et de mousse et même la fumée

écloso du naseau des bêtes à l'hiver et l'âme sombre de
l'ombre et l'ombre seule de l'âme se frottant aux
parois

aux lichens de chair d'os et de nerf se frottant aux
sciures de viande rouge comme le vin aux bouches
pour boire

l'invisible le silence et les prières murmurées par les
murs aux gisants aux passants se frottant aux front nus
comme

la terre et aux nez en forme de racine de tubercule d'os
brisés contre les crânes scintillants de nuages se
frottant

aux lèvres ouvertes laissant fumer le vide et l'haleine
des mots des morts coincés ici stupeur dans la gorge
qui dit

non ce n'est pas moi la présence non ce n'est pas moi
ce pur désordre de peuplier dans les jambes non ce
n'est pas

moi le vertige il a pétri les nerfs les muscles de la cire
perdue hostile jamais regardée grouillante imprévue
des

corps avant qu'ils tombent ici dans la lumière des jours
à genoux puis debout à genoux encore et que les uns et
les

autres se dévisagent à travers la couleur de leurs peaux
à travers l'inquiétude de leurs yeux fermés comme si la
nuit

n'était jamais la même qu'hier à travers ses
imprévisibles éclosions il a pétri l'arbre de chaque
visage à faire crier la

sève de son front de ses yeux et qu'on entende aussi le
chant troublant des os oui qui se referment autour de
la

fontanelle le craquement des jointures dans le passage
ôtant l'écorce des blessures pour la mettre oui à nu à
vif

osant montrer chaque seconde dans la pulsation du
souffle et des arbres et que le brasier de vivre flamboie

de toutes ses branches de toutes ses feuilles sur le
bronze travaillé de l'émotion il a découvert oui
s'ouvrant le cœur

les bras les veines le plus pur de son regard dans le
grand retour du silence quand il claque la porte à
l'inquiétude

devenue arbre soupir racine il n'a rien fait que déplier
le grand livre où chaque solitude en brûlant tous les
signes

de sa coulée ressemble enfin à elle-même et prononce
oui le centre nocturne des pupilles là où chaque
seconde se

vide et nous essore et nous désencombre les yeux
fermés là où elle et lui se tiennent par les hanches par
les épaules

par la main contre l'invisible de leur amour pour
marcher encore et encore en corps ici entre la chaise et
la table du

premier repas et qu'ils boivent ensemble la lumière
venue se coucher dans leur lit comme une enfant
effrayée par la

nuit dont nous ne saurons jamais que l'arbre des
visages pétris à faire crier la sève et qu'on entende
aussi le chant

de cet homme et de cette femme qui avancent dans le
prolongement l'un de l'autre oui comme le jour et la
nuit

jaillis de leur sourire les yeux ailleurs mais ici
tellement ici dans le souffle qui porte leur regard un
pas plus loin

Il se souvient de son enfance sauvage, celle passée et
celle à venir. Des repas avec les loups, avec les tanches
gobant les oiseaux, les larves et la cerise de ses pupilles
au fond du ciel. Aujourd'hui la clarté des trottoirs

l'éblouit. Il baisse de temps en temps les yeux vers là-bas, vers ici. Un demi-sommeil l'embarque à la lisière des paysages. Comme si dans cette nouvelle grisaille tout arrivait d'un seul coup en même temps.

Quand je l'ai vu je me suis dit que c'était lui et que ça ne faisait aucun doute ce regard de cheval assis, pointu et vif comme la brûlure de l'ortie sur les mains

